



ETAPE 07

Salle 8 et 9

Texte de Bernard Ollivier

Je ne m'arrête à Gangou que le temps d'un déjeuner et je file vers la montagne. Une côte raide me hisse de 1200 m d'altitude vers un col à 1700 m. Au sommet, si puissante est la vue qui s'offre à moi et m'éblouit que je lâche Ulysse* et reste, le cul dans l'herbe, une bonne heure à contempler le spectacle, éperdu d'émotion.

La route, à cet endroit, est perchée au faite d'une colline et la vue s'étend vers le sud, le nord et l'est jusqu'à des coteaux lointains noyés dans une brume couleur de pervenche. De là, de quelque côté que je me tourne, vers le haut ou vers le bas, des terrasses par milliers. Grandes, petites ou même minuscules, elles sont plantées de blé, de maïs, de piments ou d'arbres fruitiers. Dans ce jardin extraordinaire, du creux des vallons jusqu'au sommet des éminences, pas un mètre, pas un centimètre carré qui ne soit jardiné. Les couleurs, dans le soleil revenu, forment une palette éclatante. Instantanément je suis en communion avec les hommes qui ont réalisé cette œuvre. Combien de milliards de pelletées, combien de sueur a-t-il fallu à ces hommes pour transformer ainsi des montagnes naturellement pelées en ces jardins somptueux ? Combien de

générations, de siècles a-t-il fallu à ces humbles fermiers pour bâtir ce chef-d'œuvre, ce décor d'une infinie grandeur ? La Grande muraille ? Bof ! Les pyramides ? Bof encore ! Cette œuvre-là, sans morts, sans violences, les dépasse de mille coupées. Les artistes de ce paysage fabuleux sont de modestes paysans, armés d'une pelle et de la volonté de faire courber leur tête altière à ces sommets pour en tirer leur subsistance et celle de leurs frères humains.

Elle est là sous mes yeux, la Chine éternelle. Depuis une éternité en effet, du fond de la nuit des temps, cette œuvre n'a cessé d'être améliorée, embellie. J'enrage de penser que les « grandes œuvres » ne le deviennent que si elles ont coûté sang et larmes, qu'on ne leur accorde d'importance qu'à la proportion des deuils qu'elle a générés, alors que l'œuvre de vie qui est là, sous mes yeux, ne figure nulle part dans les registres des agences de voyages. Elles n'ont sans doute pas tort. Qui paierait pour venir admirer cet ouvrage ? L'Unesco ne classera jamais comme bien de l'humanité le kilomètre 2649 de la route 316. On n'a élaboré cette grande œuvre ni pour défaire un ennemi ni pour immortaliser un grand de ce monde, seulement pour nourrir des



hommes. Il est vrai qu'aucun empereur, aucun général n'a commandé ces troupes pacifiques et généreuses qui, armées de leur seule pelle ont, sans souci du temps, transporté transformé ces montagnes si grandes que mon œil ne peut les embrasser toutes. Seuls leur vertu et leur courage ont été les moteurs de ce chef-d'œuvre. La grande muraille s'effrite sous le temps et les graffitis, les temples sont détruits dans des guerres plus ou moins religieuses, rongés par les ans et les hommes, mais ces terrasses sont plus belles chaque année, sculptures vivantes et changeantes, couvertes chaque printemps de fleurs, de blé en herbe et de promesse de fruits. Le voilà le plus grand musée du monde.

La mise en valeur des déserts et la mécanisation qui s'amorce sonneront-ils la fin des terrasses de Dong San Shi Pu ? Alors la nature reprendra ses droits. Car qu'iraient faire des tracteurs dans ces jardins vertigineux et fragiles ? Comment imaginer des diesels venant troubler cette calme grandeur ?

Emerveillé par tant de beauté, incapable de m'en détacher, je grignote un morceau de pain, sans doute fait de la farine du blé qui a poussé ici, accompagné de raisins secs de Turfan. J'ai l'estomac vide et l'âme pleine. Quand je reprends le

timon d'Ulysse, j'ai envie de chanter. La ferveur des fidèles du temple ce matin et cette vision de rêve cet après-midi m'ont enfin montré la Chine multiséculaire, celle qui ne se cache pas derrière quelque construction liftée ou maquillée pour plaire aux touristes et qu'on découvre sous la conduite d'un guide. Ici, point besoin de cicérone, l'homme et la terre, comme l'effort et l'orgueil, parlent clair et fort.

Bernard Ollivier

Longue marche, III.

Coll. Le vent des steppes, 2003.

Editions Phébus.

*Ulysse est le nom du charriot que Bernard Ollivier s'est bricolé pour accomplir son périple à pieds sur la roue de la soie.